
VALÉRY LARBAUD

ET

LÉON-PAUL FARGUE

J'ai fait, pour ma plus grande joie, après l'avoir longtemps attendue et désirée, la connaissance de Valéry Larbaud alors qu'il était, avec Paul Valéry et Léon-Paul Fargue, directeur de la revue *Commerce*. Par la force des choses, des lectures, des propos échangés, je me trouvais préparé à la rencontre et mon impatience grandissait. Pendant la guerre, Albert Thibaudet, mobilisé comme gardien des voies et communications (on disait alors : G. V. C.) m'avait écrit pour me dire que s'il ne s'était pas résolu, à la fin de l'année scolaire 1914, à conseiller à ses élèves, selon sa méthode, la lecture des *Poésies de Barnabooth*, parues chez Messein en 1908, c'est que l'ouvrage ne se trouvait pas chez les libraires. Mais il était désormais indispensable de se le procurer, affirmait-il, si l'on voulait (et c'était mon cas, je le lui avais avoué) se risquer dans la littérature. On ne pouvait même plus songer à s'exprimer dans un monde qui devenait « autre » à vue d'œil sans avoir au moins parcouru cette sorte de code, sans avoir consulté ce merveilleux Baedeker, dans lequel on lisait par exemple avec une satisfaction à laquelle se rendait aussitôt la sensibilité agréablement vaincue : « *Je chante l'Europe, ses chemins de fer, ses théâtres et ses constellations de cités, et cependant j'apporte dans mes vers les dépouilles d'un nouveau monde* ». Et plus loin : « *Mes vers, vous possédez la force, ô mes vers d'or, et l'élan de la flore et de la faune tropicales* ».

Depuis l'armistice, Jean Giraudoux confiait parfois à Franz Toussaint, qui le répétait à sa manière, que le centre de la France, c'est-à-dire le département du Cher, à qui nous devons, entre autres, Louis XI, le Chavignol, Bourdaloue, et surtout Jacques Cœur, un Larbaud financier et commerçant du XV^e siècle, avait produit,

sous la troisième République, une sorte de Christophe Colomb de la littérature. Edmond Jaloux prétendait qu'il appartenait à une nouvelle espèce humaine, à un monde psychologique aussi particulier que celui de Proust. Quant à Paul Morand, il nous rappelait, et l'écrivait plus tard, qu'il fallait encore voir en Larbaud le *dernier gourmet d'une race enfouie*. Tout cela était fin et juste et faisait, pour bien des jeunes, de l'auteur de *Fermina Marquez*, un personnage transcendant, au-dessus du niveau de l'édition et de la confrérie.

Bien que, pour ma part, je fusse capable, à l'époque, de croire que j'avais peut-être certains droits à son attention (je connaissais l'Oural, la mer Caspienne, la Finlande ; je parlais russe et allemand, un peu anglais ; j'avais séjourné à Koenigsberg et, à Constantinople) Larbaud restait pour moi le type même du grand écrivain inabordable. Jamais je ne me serais permis de me présenter à lui, comme je m'étais présenté à Giraudoux, ou de lui écrire, comme j'avais écrit à Gide. Ce n'était pas qu'il manquât de condescendance à l'égard de ceux qui débutaient dans un art où il excellait. Nous étions quelques-uns à avoir plutôt le sentiment qu'il vivait au-delà, ou en deçà du monde littéraire courant, dans un empyrée où il était seul, comme dans un « single ». D'autre part, si je savais par Léon-Paul Fargue, qu'il était le plus doux et le plus faible des hommes, je savais aussi, par le même, qu'il organisait chez lui des batailles rangées de soldats de plomb, que certains de ses ancêtres avaient vécu parmi les compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, qu'il allait devenir propriétaire de la source Vichy Saint-Yorre, que sa bibliothèque était une petite ville de cinquante mille volumes rares, reliés par des maîtres. N'était-ce pas suffisant pour me permettre d'imaginer avec tristesse qu'entre lui et moi la distance poétique et sociale était considérable ? Ce qui ne m'empêchait pas de me répéter que j'aurais bien voulu être admis à contempler et à écouter librement et longuement un tel prince.

* * *

Enfin, un jour, Léon-Paul Fargue, dont j'étais alors le voisin de quartier et le compagnon nocturne, devait mettre le feu à ma curiosité lorsqu'il me fit connaître des passages d'une lettre fameuse (publiée depuis chez Gallimard) adressée de Rome, en 1924, à Valéry Larbaud, par Paul Valéry, au sujet de *Commerce*. « *J'aurais bien voulu que nous fondassions une revue où il n'y aurait pas eu*

à écrire. Vous sentez quel avantage ! Lecteur, auteur, tout le monde content. Sans aller si avant dans la perfection du genre, on aurait pu réaliser ce que j'avais idéato (*sic*, en italien dans le texte, précisait Valéry) quand j'avais vingt-trois ans et la phobie du porte-plume. Je voulais faire une revue de deux à quatre pages. Titre : l'Essentiel. Et rien que des idées, en deux ou trois lignes. Rien que du maigre. On aurait signé en initiales, par économie ». Et Fargue, qui était paresseux comme les pierres, de s'écrier : « Malheureusement, ce sont là des rêves, des fumées... des mots ! Larbaud n'est pas très content. Il ne dit rien, mais je sens qu'au fond de lui il est assez furieux. Je suis sûr qu'il n'aime pas tellement le travail, mais il ne le dit pas. Il est consciencieux. Il produit, il lit, il traduit. De toute façon, il faut que nous ayons, lui et moi, une conversation avant le retour de Valéry. *Rien que du maigre ! tu parles !* Bien sûr... mais ils ne savent pas ce que c'est qu'une nouvelle revue. Nous ne sommes plus en 1912 ! »

Vint alors la phrase que j'attendais depuis plus d'une année.

— Viens, dit Fargue. Je sais qu'il est à Paris. Il doit même m'attendre. Accompagne-moi. Ce sera enfin pour toi une occasion de le connaître. Elle va compter dans ta vie. Mais tu la mérites. Nous allons le cueillir rue du Cardinal-Lemoine, où je lui ai trouvé un appartement qu'il aime beaucoup.

En route, Fargue m'expliqua que, de la même façon qu'il avait promené Larbaud en limousine entre Montbrison et Saint-Etienne en 1911, il le promenait à Paris, à seule fin de lui faire entrer dans l'âme une ville qu'il ne connaissait que superficiellement, et de l'obliger à y découvrir des gisements poétiques dont on n'avait aucune idée dans les autres continents. Puis il se mit à me raconter, en marchant, qu'il avait fait la connaissance de Larbaud en 1909, à Cérilly, dans l'Allier, à l'enterrement de Charles-Louis Philippe, et qu'ils étaient devenus inséparables depuis ce jour, où, comme il devait l'écrire quarante ans plus tard, tandis qu'André Gide, Jacques Copeau, Henri Ghéon et Marcel Ray reprenaient la direction de Paris, il avait suivi Larbaud chez lui, à Vichy ; dans cette maison qui était la plus belle du pays, au milieu d'un véritable parc. « Les boiseries, les serrures prises dans les portes, la présence du soin partout, autour des meubles et des gravures, sur les vitres... la qualité des lits et des tissus, les crémones, la marqueterie des parquets, les coussins et jusqu'aux odeurs, tout y évoquait quelque chose de plus abouti, de plus avancé que le seul luxe. Enfin, dans

la *Thébaïde*, petit bâtiment indépendant, ainsi nommé pour des raisons qui se rient du commentaire, une bibliothèque à vous laisser une barre d'admiration sur le front... »

— Réjouis-toi, disait-il encore, tu vas voir un brave homme immensément riche, à la fois candide et prodigieux, simultanément fossoyeur et précurseur. Il nous a donné en quelque sorte l'autorisation d'écrire autrement, après nous avoir fait comprendre que tout écrivain digne de ce nom, doublé ou non d'un poète, avait en lui des ressources ignorées, plus riches que la richesse. Larbaud est un gros mangeur, et il personnifie assez bien la variété libre et bourgeoise du poète français qui fait le tour du monde ; mais du même coup il a découvert Whitman, il a désigné un nouveau coin du voile à soulever, car il y en a toujours un pour des gens comme nous. De plus, Larbaud est un ami intime. On ne nous conçoit plus l'un sans l'autre. Je vais chez lui ; il vient chez moi. Ce n'est peut-être pas le *potasson* (j'appelle ainsi les camarades suprêmes) que je préfère, mais c'est celui que j'aime le mieux. Ou inversement. Tu verras, c'est le bon gars. La perfection en matière d'intelligence psychique. Il aurait parfaitement pu ne jamais rien publier et vivre en paix, au chaud, l'âme à l'abri, dans un élevage de wagons-lits, mais il écrit par nécessité, par volupté, par trop-plein, et peut-être aussi par délégation d'un *fatum* inconnu : pour indiquer aux nouveaux venus le tournant. Un détail : il a trop de pardessus, trop d'écharpes, trop de valises. Il est millionnaire en francs-or de 1902 ! Il faut l'épater aussi un peu. On lui montrera trop de femmes, trop de taxis ! Autre détail, pour la commodité de vos propos, car il est timide : sa mère, née Bureau des Estivaux, est protestante, comme toi. Il est aussi cousin d'Eugène Sue. Tu n'as aucune idée de jusqu'où ça s'étend, Larbaud ! Enfin il est très chic et très délicat. Si tu ne sais pas qu'il a trouvé le temps et le sentiment de faire composer à la main, par un imprimeur de Saint-Pourçain-sur-Sioule, puis de faire éditer à ses frais, mon premier livre, *Tancrede*, je te l'apprends. Reste Marie Pamelart.

— Marie Pamelart ?

— Oui, tu verras, il s'informe régulièrement et affectueusement d'elle.

— Une amie à vous ?

— Oh ! rien qu'à nous, tu peux me croire.

— Et que, par conséquent, je ne connais absolument pas ?

— Impossible. Personne ne l'a connue, personne ne la connaît.

— Comment se fait-il que tu ne m'en aies jamais parlé ?

— Parce que, et bien qu'elle soit nommée dans la conversation que nous eûmes, Larbaud et moi, le 2 mars 1911, dans sa limousine, entre Montbrison et Saint-Etienne — conversation qui servira d'introduction aux poèmes de Henry-Jean-Marie-Étienne Levet, mort en 1906... parce que, dis-je, elle n'existe réellement que pour et par quelques rares initiés, dont Larbaud, Francis Jourdain et Pivet.

— Un mythe ?

— Oui et non. Mieux et plus.

— Tu pourrais m'en dire davantage.

— Ce serait trop long. Il faudrait remonter trop loin. Nous n'en sortirions pas. Attends que Larbaud me questionne à son sujet. Tu tâcheras de reconstituer.

Cependant que nous nous acheminions vers l'appartement de la rue du Cardinal Lemoine, je songeais à la fameuse photographie de Larbaud de 1915. On l'y voit coiffé d'un panama de planteur et déjà vêtu d'une des premières chemises à col souple et tenant du siècle, le cigare au doigt, l'air un peu bourru, l'œil inquiet. Je connaissais aussi le portrait de Paul-Emile Becat, peint en 1922, où Larbaud, cependant ressemblant, ressemble également à un calife narquois, bien nourri et trop heureux. A cause de tout ce que l'on savait de lui concernant sa culture, ses voyages, ses écrits, en raison aussi de certains vers de Barnabooth, je me plaisais à imaginer un Medicis du Bourbonnais, un Louis II de Bavière des lettres, et ne me retenais pas de le dire à Fargue, lequel complétait ainsi ces portraits dus à la curiosité et à la rêverie.

— Il est aussi de temps à autre très légèrement égoïste, j'en te le dis avec précautions parce que nous nous disons tout. Mais il est égoïste et avare et même susceptible, avec une délicatesse infinie, une sorte de dignité familière et un tact qui désarment. D'autre part, ce qu'il a de plus pittoresque, c'est l'attirail. A Vichy, en voyage ou à Paris, ce ne sont que parapluies, loupes de bureau, plaids, pendulettes-réveil, mallettes à plateaux, sacs-cabine, portedocuments, cravates, gants et chapeaux. Le tout garanti pur porc. Ainsi sa personnalité nous est cachée par trop d'aisance. Ça fait penser à Victor Hugo dont les vers empêchent de voir la poésie.

En arrivant rue du Cardinal-Lemoine nous apprîmes que Valery Larbaud se trouvait dans un grand hôtel de la rue de Rivoli, où il attendait M. Fargue.

— Dire qu'il ne peut même pas rester une journée chez lui ! Il n'a pas laissé le moindre message ?

— Non, monsieur.

— Et dans quel hôtel attend-il ?

— Il a dit : le même que la dernière fois.

Un taxi fut hélé qui mit aussitôt le cap sur la rive droite. Plus âgé, plus aguerri, plus méfiant surtout, Fargue se considérait comme le grand frère parisien de Larbaud et se mettait dans la tête qu'il devait veiller sur lui. Ce que j'admettais sans difficulté, car Larbaud lui avait remis une clé de son parc pour lui permettre, quand il venait à Vichy, de rentrer cavalièrement et bruyamment si cela était nécessaire, à toute heure du jour et de la nuit. C'était une preuve de confiance que Fargue interprétait à sa guise en se reconnaissant des droits, notamment à la jalousie. Car il était jaloux à la seule pensée que Larbaud s'était peut-être entretenu avec Marie Laurencin, Francis de Miomandre, Valéry ou Gaston Gallimard, hors de sa présence en termes tendres et familiers.

— C'est qu'il est dans la lune, le bon bougre, et mou, et confiant ! Il est capable d'accepter Dieu sait quelles invitations ! Et pourquoi faire ? Je me tue à lui dire que la seule chose qu'il ne connaisse pas, dans ce monde où il connaît tout, c'est Paris. C'était si simple de m'attendre.

Quelques minutes plus tard, après que Fargue m'eût amplement développé en taxi les prérogatives dont il se pensait investi, nous trouvions Valery Larbaud installé dans le hall de l'hôtel Meurice. Je le voyais enfin et j'en fis le tour, comme d'une statue, les présentations une fois faites. Et celles-ci se trouvèrent encore simplifiées, car je constatai qu'il avait déjà entendu parler de moi, quelques semaines plus tôt, chez Adrienne Monnier, par Jean Prévost. Nous nous assimes. Fargue s'épongea le front. Un maître d'hôtel silencieux vint disposer quelques bouteilles et trois verres à proximité.

Larbaud était calme, réjoui, vaguement somnolent. Peut-être un peu mélancolique, comme un voyageur qui aurait perdu en route une chose de peu de valeur mais dont il aimerait bien se souvenir. Il avait l'air d'un gros jeune homme chauve et suave, doux et gras ; il semblait ravi de nous voir et attendait que la

conversation eût pris forme. Il était vêtu d'un costume croisé Prince de Galles, façon peinture abstraite 1957. Sous le veston un peu flottant s'arrondissait un gilet saumon fumé. Le chapeau était à terre, tout contre des chaussures aussi admirablement cirées que celles de Giraudoux. (Je songeai aussi à celles de Berthelot et me dis qu'il doit y avoir, sur ce point précis, une recette diplomatique). A la réflexion, je ne dirai pas qu'il était assis, mais plutôt incrusté, vissé, coulé dans son fauteuil, comme un bronze. Et aussi comme le Renan de Scheffer, les mains sur les cuisses. Mille pensées me venaient en même temps et le plaisir de me trouver là, de me trouver enfin là, à quelques centimètres de celui qui avait écrit *Beauté, mon beau souci*, et *Amants, heureux amants*, devait se lire sur mon visage, car Larbaud me souriait avec sympathie, comme à une personne de connaissance. Je le crus modeste, timide, désireux d'être mis à l'aise, presque de paraître insignifiant et d'un sort peu enviable. Ils passèrent rapidement, Fargue et lui, sur les « Comment vas-tu ? Qui vois-tu ? J'attendais une lettre de toi. Combien de temps restes-tu à Paris ? » etc.. et Larbaud dit soudain :

— Et Marie Pamelart ?... Tu sais, nous devrions bien commencer ce roman. Qu'en penses-tu ? Je vois quelque chose comme : « *En septembre 1897, à ce moment de vie exubérante et tendre où la fête de Montmartre, idéale figurante, accourait de toute sa horde de décors et de comparses ingénument et terriblement subtils, au secours de notre idylle Marie Pamelart, et rugissant de tous ses fauves et de tous ses cuivres...* » Vous ne la connaissez pas ?

Je fis non de la tête, et Larbaud continua de la sorte :

— Eh bien ! moi, je ne sais plus si elle existe ou si elle n'existe pas. Un jour elle porte bien ce nom que j'aime, elle a une vie propre, une ombre, un cerne, une famille, des amis, des manies, des aventures ; elle connaît le Vieux Colombier et la *Nouvelle Revue Française*. Le lendemain, elle est irréaliste ! Il faut la recréer sans cesse. Moi-même je ne sais plus... Il y a quinze ans, Léon-Paul me l'a décrite, située dans Paris. Elle était auditrice au Conservatoire.

— Elle s'appelait bien Marie Pamelart... Mais depuis...

— Depuis, dit Fargue, je pourrais te montrer une quarantaine de pages sur elle, des témoignages irréfutables, un roman !

— Que tu as écrit ?

— Que j'ai dicté, en tenant compte de tout ce que tu m'as suggéré, de tous nos bavardages. Jamais elle ne se reconnaîtra dans cette cuisson, si d'aventure on la lui fait humer.

— J'espère bien que je serai le premier à les lire, ces pages, car tu sais : *Je guette, obéissant à mes humeurs fatales, des êtres singuliers, décrépits et charmants...*

Et il est vrai que, comme Baudelaire, Larbaud était hanté par le souci de la perfection. Il écrivait pour expliquer avec exactitude et raffinement des bizarreries de l'âme. Par petites phrases, par les questions qu'il posait et les réflexions qu'il était amené à faire, il se mit peu à peu à ressembler à l'agrément de ses œuvres. Il ne cherchait pas ses mots, et c'est tout naturellement, sans effort, qu'il arrivait à la plus haute séduction. Après l'avoir aperçu gros et lourd au premier regard, je constatais qu'il se métamorphosait en notre présence. Il devenait disert, empressé, exquis, prévenant. Il nous charmait, tout en nous donnant l'impression que nous l'avions conquis les premiers. On éprouvait auprès de lui la certitude indéfinissable (je pense que c'était là son secret) qu'il désirait avant tout plaire, et plaire avec profondeur à ses amis, à ses hôtes, aux femmes qui traversaient le hall de l'hôtel et qu'il regardait avec une grande tendresse mêlée d'appréhension, aussi longtemps qu'il pouvait les voir. Alors la tristesse imperceptible et rapide de ses yeux signifiait qu'il était toujours en train de se demander s'il avait plu réellement, et s'il plaisait à Fargue pour commencer, car il le craignait un peu et le soupçonnait vaguement d'être à l'origine des histoires extraordinaires qui couraient sur son compte à Paris, dans le monde et chez les éditeurs.

Avec Marie Pamelart, il retrouvait chaque fois sa jeunesse insuffisamment vécue, la même jeunesse et la même enfance qu'il cherchait aussi à découvrir dans ses collections de soldats de plomb. Valéry, de Rome, lui avait écrit dans la même lettre : « Je parie que vous n'avez pas l'armée pontificale dans vos boîtes ? Ni les fascistes. Songez qu'il n'y a aucune collection de microsoldats qui possède les fascistes. Autre grief. Pourquoi ne pas inaugurer la collection de tous les prêtres et de tous les cultes ? Ce serait magnifique sur une table. Les pontifes de Rome, les druides, les capucins. Vous en avez pour une vie de labeur et de joie ».

Et cette vie, Larbaud avait envie de la commencer sur place, devant nous. Mais Fargue, qui avait ses manies aussi, voulut l'entraîner du côté des gares, dans une flânerie passionnée, indispensable, déclarait-il, à ceux qui finissent par rester sédentaires à force de voyager. C'était sa spécialité : promener les amis dans Paris comme on promène les monarques. Sans compter qu'on pou-

vait oublier pour une fois les soldats de plomb et se mettre à collectionner les faubourgs, les filles, les facteurs, les fiacres, les fleurs des Halles et toutes les choses de plein air qui commencent par des F. Il y en avait aussi pour une vie ! Mais Larbaud résistait. Il était fatigué, un peu souffrant. Et finalement c'est lui qui nous retint à diner dans l'hôtel même où nous nous trouvions.

* * *

Le lendemain, au 71 rue du Cardinal-Lemoine, il me signait avec une obligeance qui faillit me faire pleurer, les trois ou quatre livres de lui que j'avais apportés. Nous parlâmes de Bayreuth, de Gênes, de Saint-Petersbourg, qu'il connaissait mieux que moi et qu'il décrivait de la façon la moins attendue, avec la voix douce de ceux qui pensent souvent à la compagnie des femmes et l'œil tendre de ceux qui ne peuvent se détacher de leurs souvenirs. Une odeur de solitude, de couvertures et de confort montait de lui. Dans la robe de chambre assez singulière qui l'enveloppait, il évoquait à la fois un directeur de cirque et quelque dieu aztèque. Je me sentais hors-les-murs, en société d'un homme assurément unique au monde, et le dernier de cette sorte, selon toute vraisemblance. Il donnait à la littérature, qui était à la fois sa volupté, sa vie et son métier, une splendeur inutile et un éclat de fin de feu d'artifice dont elle n'aura sans doute plus jamais besoin. Je me souviens que, sur le chemin du superflu, nous parlâmes aussi, ce jour-là, d'un des trois romans de Gontcharov, celui dont on pourrait dire qu'il constitue l'étude la plus parfaite et la plus humaine sur *l'à quoi bon ?* Larbaud connaissait le livre et avait souvent songé à son héros, Oblomoff, grand seigneur de la paresse et militant de l'indifférence absolue. Une sorte d'opium fait homme.

— C'est après de telles lectures, dit-il à peu près, qu'il faut craindre la mort et remercier Dieu d'être poète vivant, lucide et décidé. Allons au cinéma. Je voudrais voir un film de Charlot.

C'est aussi à ce moment que Fargue surgit, essoufflé et soupçonneux, car il n'aimait pas que ses amis eussent de chaleureuses relations ou d'amusantes conversations. De plus, il était courbaturé par un trop long séjour dans un taxi pas plus grand qu'une boîte de thon.

— Le grand problème de demain sera celui de la contenance, s'écria-t-il. Je le sens mûrir dans les cafés, les véhicules, les magasins... et parbleu ! en Chine !

Ils échangèrent des sentences et des alexandrins, parlèrent de Marguerite Audoux, de Jarry, de Léger, du petit village de Bruère, centre exact de la France, qui n'est même pas mentionné dans le petit Larousse, de la place George Sand, à Bourges, blottie dans un silence d'une grande rareté. Puis Fargue demanda d'un ton qui sentait son homme vexé :

— Où vouliez-vous aller ?

— Au cinéma.

— Au cinéma ! Hier matin vous ne vous connaissiez pas et aujourd'hui vous voulez aller au cinéma ensemble ! C'est un monde ! Et quoi faire, au cinéma ? Je vous le demande.

— Il est presque certain, murmura Larbaud, tout souriant parce qu'il mettait son ami en colère, parce qu'il se savait aimé, surveillé — il est certain que le cinéma, toutes proportions gardées, bien entendu, a pris de nos jours, pour un certain public, la place des cathédrales. C'est un livre immense ouvert sous les yeux du peuple, lequel est invité à y lire ou contempler toute la vie moderne, les autres règnes, le sport, les modes et l'amour d'aussi près que possible. C'est aussi important que mes trains de luxe, malles et paquebots.

— Allons donc ! ce sont là des vues de l'esprit. Un homme comme toi qui veut vivre à sa guise, qui le peut, qui pousse le raffinement jusqu'à dire où il fuit, comment il fuit, jusqu'à indiquer le nom et l'heure des trains qu'il prend ! Mais tu es au-dessus du cinéma !

— Ne le contredisons pas, murmura Larbaud, ravi de céder. Faisons ce qu'il veut. C'est plus simple. A condition de ne pas s'enfermer dans un Bistrot.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on ne dine bien que dans les endroits *bien*. C'est une chose dont je suis certain. De même qu'il y a une laideur de Paris, un inconfort de Paris qu'on oublie trop souvent.

— Bon, s'écria Fargue en manière de conclusion, commençons quand même par là, le Marais, la Chapelle, et nous monterons dire bonsoir à ma mère en passant, avant de nous rendre dans le palace de ton choix. Je vais vous en f... du cinéma ! Même cathédralisé.

Rien ne procurait plus de satisfaction à Larbaud que ces petites scènes bourruées qui se jouaient loin de sa solitude enchantée, de sa fortune et de ses voyages. Il y discernait son importance réelle, son épaisseur d'homme et de camarade, sa valeur sentimentale,

et il pouvait, à la faveur de cette lumière, de ces révélations, analyser ces sentiments imprévus, agréables, qu'on n'éprouve jamais dans l'indépendance absolue et dorée. Ce n'était plus le *riche amateur*, mais un grand enfant libre, venu à Paris pour s'amuser avec des amis de son âge. Ce n'était pas non plus l'*anarchiste de Pullman*, comme l'appellera plus tard Robert Mallet le jour qu'il découvrira les *Poésies de A. O. Barnabooth*, ni le châtelain lettré et paresseux, mais un *heureux amant* du spectacle de la rue, de la poésie vivante et comestible, qui allait pouvoir, enfin séparé de sa mère un peu trop accrocheuse et tatillonne, se décanter, savourer la lenteur et le dépaysement, fumer à loisir et regarder les jeunes filles tout son souïl.

La chambre dans laquelle j'avais eu l'immense bonheur d'être reçu et que je commençais à examiner avec application, car je tenais à vivre intensément cette heure, n'était pas très grande, ni très claire, mais elle donnait avec complaisance et immédiatement l'explication de celui qui y séjournait tantôt de jour et tantôt sous la lampe. Elle faisait connaître son goût, sa pudeur, sa lucidité, son besoin d'ordre, sa culture, ses habitudes et sa manière de travailler. Ses voyages aussi. En un mot son idéal. J'apercevais, je puis même dire que je mangeais des yeux, les livres soigneusement rangés, les dictionnaires, lexiques et traités judicieusement groupés, des chemises pas trop gonflées, d'autres revêtues d'une étiquette, des lettres sans doute classées sous un presse-papier, des crayons parfaitement taillés, des coffrets, des carnets, et je ne sais combien d'autres articles de bureau inattendus, de souvenirs ou de bibelots, que j'aurais voulu toucher, aimer, pour le raffinement calme, la vie somptueuse, le vaste savoir, les heures de lecture ou de création et même les manies intéressantes qu'ils laissaient deviner.

Quelques instants plus tard nous nous installions à la terrasse d'un café du boulevard Saint-Germain, à côté d'une librairie où Larbaud et Fargue avaient remarqué en plaisantant « sérieusement » non pas leurs propres livres (ils étaient tous deux horrifiés par l'exhibitionnisme, même dans ses formes les plus distinguées) ou ceux de leurs illustres amis, Proust, Gide, Claudel, Valéry, mais *Nicole*, d'Antoine Redier, *Fils de Renégat*, de Mme Gouraud d'Ablancourt et *Le Forban*, d'André Devens, dont ils se mirent à parler comme s'ils les avaient lus !... Cette maison mettait également en vente un écran de foyer muni d'une tablette pliante, assez

sotte d'aspect, et qui les fit rêver, car elle supportait une pancarte ornée de ces mots : *les livres sont devenus dans l'ameublement moderne un charmant élément de décoration. On trouve pour les recevoir ces petits meubles imprévus.*

— Voyons, proposa Larbaud, si nous cherchions, parmi les écrivains vivants, afin de nous restreindre, quels sont ceux qui mériteraient d'être appelés : « charmants auteurs d'ameublement » ?...

— Attention ! s'écria Fargue, en me désignant, ce gaillard-là note de temps en temps tout ce que nous racontons. Je viens de voir son carnet disparaître dans sa poche.

— Tant mieux, dit Larbaud, toi et moi nous passerons ainsi à la postérité.

La journée était légère et tiède. Paris n'était pas encore souillé dans son air, ses arbres, ses fenêtres et ses échappées par des suies, des graisses ténébreuses, des poussières, des goudrons, comme il l'est aujourd'hui, et ressemblait en maint quartier à une aquarelle. Larbaud jouissait du temps et des passants, et souvent, sollicité par un détail ou une silhouette, il se lançait dans un récit charmant, tout étoilé de souvenirs, de rapprochements, et nous émerveillait. Et tout à coup, ce qu'il nous racontait dut lui rappeler quelque projet, car il déclara, prêt à se lever :

— J'ai manqué Joyce, mais il est indispensable que je voie Léger et Jean-Aubry. Léon va me déposer chez l'un ou chez l'autre, si bien que je ne vous aurai pas ennuyés trop longtemps.

— Léon ne va rien déposer du tout, répondit Fargue. Il s'apprête au contraire, si tu t'engages à rester avec nous, à vous lire séance tenante un petit paragraphe pas mal venu du tout de *Marie Pamelart*.

Larbaud fit comprendre qu'il acceptait.

— Naturellement, je m'incline, je suis la curiosité même, mais, de votre côté, vous vous engagez à venir ensemble passer quelques jours chez moi à Vichy ou à Valbois.

— D'accord, dit Fargue, tandis que je rougissais de plaisir.

Puis il nous lut ceci qui provenait de sa poche et tenait au dos de deux enveloppes.

Je sors. Personne à la terrasse de la place Blanche. Tiens ! les servantes de Panard qui ont mis des rubans bleus au lieu de rubans rouges. Depuis quand ? Je pense que je rencontrerai Marie Pamelart à peu près au milieu de la rue. Il faut que je lui parle, il le faut absolument ; je lui dirai que je l'aime ; que tout cela n'est qu'une suite de maldonnées et que les choses essentielles n'ont pas été dites. Mais

d'abord, m'écouterait-elle ? Et comment l'aborder sans qu'elle s'enfuie ? Quelles paroles trouver, assez humbles, persuasives et douces, assez réparatrices et surtout assez brèves pour qu'elle ne s'impatiente pas dès le début ? Les paroles enfin qui la feront rester en place et écouter. Je trouverai les choses sincères, les raisons délicates, l'accent ému qui fera seul qu'elle me pardonne ! Mais comment espérer qu'elle supporte, ne fût-ce qu'un instant, ma présence, après mes dernières maladroites ? Je n'ose et pourtant je ne veux pas perdre sans avoir joué, et il faut absolument que je lui parle, car je le sais maintenant, et il ne m'est plus permis d'en douter : je l'aime ! je l'aime ! je l'aime !

— Montre ! dit Larbaud.

Fargue s'exécuta.

— Tout n'est pas de ta main.

— Après les premières phrases, je me suis mis à dicter.

— A quand la suite ?

— Ça se construit lentement.

— Lentement, toujours lentement ! J'exige de savoir où nous en sommes, où nous allons avec cette histoire. Ne pourrais-je pas emporter avec moi, pour y travailler ainsi qu'il avait été convenu, ce qui est déjà fait ?

— Mais rien n'est fait, répondit Fargue, ou plutôt ce qui est fait est éparpillé. J'ai quelques pages à la maison ; je sais qu'il y en a d'autres chez les amis où je passe la nuit de temps en temps.

— C'est à désespérer, dit Larbaud dont le regard s'était attristé cependant que la voix s'altérait. Oui, c'est à désespérer !... Eh bien ! il me faut une compensation, car ce texte est trop court ! Vous allez donc m'accompagner au Quai d'Orsay et m'attendre sur place pendant que Léger me recevra. Fargue aime les antichambres, les huissiers à chaîne et l'odeur des escaliers de ministères. Venez. Puis nous irons... tenez, nous irons chez Maxim's, comme des Parisiens de Paris !

* * *

Par la suite, Larbaud et Fargue se fâchèrent brusquement et définitivement pour une raison qu'Adrienne Monnier demeura, seule, à mon avis, à connaître exactement. Sommé par Fargue de choisir, je fus obligé de voir Larbaud en cachette, sans témoins. Cela n'arriva d'ailleurs que trois ou quatre fois, à Paris, à Lucerne et à Milan, tout à fait par hasard. Moins têtu et moins vindicatif que son vieux camarade, Larbaud me demandait toujours des

nouvelles de Fargue, sans jamais oublier Marie Pamelart, dont les aventures réelles ou inventées prirent fin avec cette fâcherie qui nous fit tous souffrir.

— Léon, me dit-il un jour, avant la brouille (un jour qu'il m'avait téléphoné à l'insu de Fargue, à l'hôtel où j'habitais alors), Léon m'a encore montré à Valbois où il est venu me voir mystérieusement, une dizaine de pages dactylographiées, sans marges, complétées par un certain nombre de textes intercalaires écrits à la main. La machine employée doit être d'un modèle rare, en tout cas assez peu répandu. Elle est pourvue de caractères minuscules que je n'ai vus nulle part, et la frappe est pâle. Quant aux passages manuscrits, ils ont été rédigés par une femme, cela ne fait aucun doute. Une femme d'un caractère tourmenté, mais doux. Qui est cette secrétaire-dactylographe ? Où vit-elle ? Comment Fargue l'a-t-il dénichée ? Tout cela m'intrigue. Cela dit, faites-vous montrer la chose. Il ne refusera pas. Gaston Gallimard m'assure qu'il ne vous résiste jamais et même qu'il vous écoute en certains cas ! Je l'ai très vite compris et j'ajoute que vous le lui rendez bien. D'ailleurs qu'importe ! L'essentiel est qu'il y ait un texte. Figurez-vous que je commence à y tenir ! J'ai lu celui dont je vous parle et j'y ai reconnu quelques suggestions personnelles. Non sans plaisir, je ne le cache pas. Et je ne demande qu'à continuer. Toutefois, avant de continuer, du moins pour moi, il faudrait quand même savoir si cette Marie Pamelart n'est pas une invention. Jourdain et notre ami en sont capables. Je vous raconterai peut-être ce qu'il m'a fait à Vichy ! Vous savez, je crains la mystification comme la peste. Un jour, il me dit que Marie Pamelart, de la rue Lepic, en tout cas de Montmartre, est une « étrange fille, menue et admirablement faite, avec des yeux tout en fourrures et en pinceaux... » vous connaissez le reste, qui figure dans notre conversation-préface aux poèmes du cher Levet, si méconnu, et responsable également de Marie Pamelart. Il précise, en outre, que Francis Jourdain lui écrit au régiment que Marie Pamelart s'appelle bien Marie Pamelart. Cela ne prouve rien. C'est bien votre avis ? Remarquez bien : si cette femme est une création de l'esprit, nous pourrions écrire aussi bien sur elle. Mieux peut-être. Elle devient héroïne de roman. Mais comment ne voit-il pas que l'incertitude m'agace. De plus, c'est là une incertitude superflue, et fort peu aimable. Me ferez-vous le plaisir de déjeuner avec moi ? Vous hésitez ? Oui, je comprends. Il faudrait mentir

à notre Fargue. Ou ne jamais rien lui dire. Ah ! que tout cela est délicat. Il faut toujours qu'il y ait une femme. Et il le dit, le bougre : « Je partis au régiment avec cet amour dans le cœur, après une dernière soirée passée à Montmartre, avec mes deux amis... » Tâchez de savoir qui est cette dactylo. C'est peut-être tout simplement Marie Pamelart elle-même. Nous serions bien attrapés ! ou pas du tout !... Je veux toujours vous avoir à la campagne, ne l'oubliez pas. Mais je sais aussi que Fargue ne le veut pas.

* * *

Il est assez étrange que Larbaud et Fargue, deux amis intimes, deux poètes, soient morts tous deux paralysés à dix années de distance à peu près. Fargue avait pu sauver la parole et la main droite. En 1945, spontanément revenu sur sa colère, il me dicta un jour une partie du très beau texte publié dans *Portraits de Famille* en 47. Il ne voulait pas quitter ce monde sans avoir adressé un salut à son vieil ami, qui pouvait lire encore « Je crois, disait-il, que c'est ici le vrai talent de Larbaud. Il avait le goût de cette simplicité de haute lignée qui rehausse la solide charpente des idées. Qui n'aimerait cette phrase :

« *les grands express rouler vers la Bulgarie pleine de roses...* »

« Pour moi qui me retrouve à tout instant dans les jours anciens, je démêle chez Larbaud l'élan mallarméen, l'attente angoissée d'une vie plus belle, plus satisfaisante, comme chez Baudelaire, l'image du rêve furieux, cher à Rimbaud, et enfin un sens des proportions tout personnel. Je rencontre aussi, à travers le temps, le profil d'un visage qui eût peut-être été des nôtres, celui de Vigny. Lequel avait su également faire jaillir des progrès du machinisme naissant une poésie assez apte à exprimer l'agitation du monde dit moderne... »

Et sur ces mots, afin que je leur reste un peu attaché à tous deux dans un futur mallarméen, par un geste symbolique qui prit forme de pièce à conviction, Fargue me fit cadeau d'une vingtaine de pages de *Marie Pamelart*, texte mystérieux et inachevé... vingt pages dactylographiées « complétées par un certain nombre de textes intercalaires écrits à la main » que je ne regarde jamais sans émotion. De qui sont-elles ? Peut-être Larbaud le sut-il enfin ; mais il ne pouvait plus parler.

ANDRÉ BEUCLER.